

Si le mariage vint apporter quelques changements aux habitudes de M. Courbon, il n'en fut rien pour ses penchants bibliographiques, qui semblèrent prendre une nouvelle extension et une plus vive ardeur.

Monseigneur Donnet, archevêque de Bordeaux, était, en 1829, curé de Villefranche, en Beaujolais. Au nombre des familles honorables que l'illustre prélat voyait à cette époque, il en affectionnait plus particulièrement une, dont le rang était depuis longtemps incontesté, dont la réputation était des mieux établies dans ce pays. Deux jeunes personnes faisaient surtout l'ornement de cette famille privilégiée, et, dans sa pensée, M. le curé de Villefranche avait arrêté un mariage, qu'il célébra en janvier 1830; il unissait M. Barthélemy Courbon avec M^{lle} Cécile Humblot.

Jusque là, M. Courbon s'était montré bon, généreux, complaisant, ami du pauvre; depuis son mariage il sembla se surpasser. La Providence bénit cette union, M. Courbon se vit entouré, après quelques années, d'une jeune et intéressante famille.

Il eût fallu voir quand ses enfants devinrent grands, avec quel entrain délicieux il préparait le petit théâtre où devait se jouer la pièce de circonstance qu'il avait écrite pour la fête d'une mère, ou pour l'arrivée d'un nouveau né.

M. Courbon, nous l'avons dit, cultivait la poésie; ses vers étaient simples et faciles, élégants même, sans être irréprochables. Ils coulaient de sa plume avec la même aisance que les considérants des conclusions qu'il dictait à ses clercs; c'est avec le langage des muses qu'il fitait sa compagne, ses enfants et ses amis; il reste de lui d'excellents morceaux d'un ordre plus élevé, surtout ceux que la religion lui inspirait: langage d'intérieur, tendresse expansive que les siens seuls ont pu apprécier, et qu'il ne laissait sortir du cercle de sa famille, qu'en faisant violence à sa modestie.

Après ses enfants, son amour se reportait sur les pauvres. A ce sujet, d'accord avec sa vertueuse compagne, il ne s'occupait que des moyens de faire le plus de bien possible aux infortunés qui entraient, comme ses clients, dans son cabinet où ils étaient toujours bien accueillis.

Cette charité évangélique l'avait porté à se multiplier pour toutes les institutions de bienfaisance; et l'une des premières comme des plus utiles, celle de Saint-François-Régis lui doit son établissement à Saint-Étienne. Après en avoir été le créateur, il en devint, comme président, l'âme et l'appui.

Si ce n'est le bureau de bienfaisance, dont M. Courbon ne voulut jamais faire partie, pour des motifs qu'il ne nous est pas permis de pénétrer, toutes les Sociétés charitables successivement formées à Saint-Étienne, obtinrent son dévoué concours.

Il en fut de même pour les sociétés scientifiques. Il n'en est pas une, excepté la très-ancienne SOCIÉTÉ AGRICOLE ET INDUSTRIELLE, dont il n'ait provoqué, lui même, la fondation ou servi le développement.

Ces soins divers ne suffisaient pas à son ardente activité. La littérature et les beaux-arts étaient à un égal degré l'objet de sa sollicitude. C'est ainsi qu'après avoir concouru à la formation de la SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES, heureusement placée dans notre pays si riche en productions de tous genres, et après avoir été appelé à la présidence, il demanda et obtint des modifications au règlement pour faire admettre une section des arts.

Cette première pensée de M. Courbon n'était qu'un acheminement à son idée fixe, la formation d'une SOCIÉTÉ DES ARTS; belle pensée en principe, inexécutable pourtant, et qui attestait, une fois encore, que M. Courbon, le regard trop exclusivement fixé sur le but, voyait quelquefois trop peu les obstacles. La preuve ne s'en fit pas attendre. La section des arts se constitua en Société particulière. Sur sa liste figuraient les noms les plus distingués; elle tint ses premières réunions sous la présidence de son fondateur lui-même. Qu'en est-il résulté? un avortement. Ce ne fut point la faute de M. Courbon, ce fut le défaut d'entente, le manque d'éléments assez nombreux; ce fut, en un mot, la destinée fatale de tout ce qui est prématuré.

désolé lorsqu'un jour allant pour terminer son marché, il apprit que le manuscrit était vendu depuis la veille.